

MAGASIN
DES
DEMOISELLES

MORALE.



DE LA PRÉVOYANCE.

Quand j'étais jeune, — vous voyez, Mesdemoiselles, que j'ai bonne mémoire, — chaque fois que l'on me parlait de la prévoyance, je marmottais *la Cigale et la Fourmi* de La Fontaine, et tenais faible compte des sages conseils que l'expérience voulait bien m'adresser.

« La prévoyance, me disais-je, est le désenchantement de la vie; elle me recommande de retenir les élans de mon cœur, elle met un sceau sur mes lèvres, elle sème le doute devant mes pas. Que je veuille fêter avec quelques dépenses la bien-venue d'une amie ou le retour d'un jour heureux, que je désire me parer des étoffes si désirées par la jeunesse, aussitôt elle paraît pour me répéter son éternel mot : « Et demain ? » Elle gâte tous mes plaisirs, elle trouble l'azur de mon pur horizon. Enfin, touchant à mes plus tendres, à mes plus légitimes affections, n'est-ce pas elle qui me dit que, dans l'ordre de la nature, je suis destinée à survivre à ceux dont l'admirable tendresse a, d'une main si douce et si patiente, agité mon berceau.

« Je ne *veux* pas prévoir le malheur d'aussi loin.

« Quoi ! parce que la prévoyance prétend que le monde est plein de périls, que la loyauté est rare et l'amitié trompeuse, il faudra que je me méfie toujours, que je n'abandonne jamais mon âme à cette autre âme, sœur de la mienne, dont la voix amie m'appelle et m'enchanté ? Quoi ! parce que la prévoyance assure qu'il y a des misérables qui spéculent sur

la charité, il faudra, pour répandre le peu de bien que contient ma faible épargne, que j'hésite, que j'interroge, afin que mon obole tombe dans les mains d'un bon pauvre? Plus d'abandon, plus d'élan! Enfin, ô comble de douleur! en embrassant mon père, en pressant contre mon sein la tête adorée de ma mère, je devrai, troublée par une funèbre pensée, étouffer mes larmes!... non! non!»

Et comme, agitée par toutes ces pensées, je les exprimais à haute voix, ma mère, ma sage mère me prit entre ses bras, et me dit :

« Tu as raison, ma fille, je comprends ta tristesse et la révolte de ton cœur; à ton âge, peut-être, je pensais comme toi, et je ne te voudrais pas autre que j'ai été; mais, écoute-moi, je vais répondre à toutes les plaintes de ton âme.

« D'abord, repousse loin de toi le souvenir du bon La Fontaine, ¹ que tu as invoqué. Jamais, tu le sais, je ne t'ai engagée à apprendre cette fable : dans ce drame, d'une moralité si sèche, la fourmi n'est pas prévoyante, elle est tout simplement égoïste et brutale. Si l'immortel fabuliste avait voulu te montrer la fourmi dans sa sagesse et dans sa prévoyance, il t'aurait fait assister à ses pénibles travaux de l'été; tu aurais vu l'industrielle petite bête allant, venant, faisant à grand'peine sa moisson, et, comme le prudent laboureur, la rentrant sous l'abri dès longtemps préparé! Et, pour contre-partie, l'hiver venu, alors que les campagnes se couvrent de frimas, que presque tous les insectes périssent dans les champs, il t'aurait montré, avec la grâce enchanteresse de son style, la prévoyante fourmi bien au chaud, entourée de sa famille, dodelinant ses enfants, les nourrissant des épargnes de son labeur et leur prêchant l'amour du travail, de l'ordre et de l'économie... Voilà, s'il l'avait voulu, le tableau qu'aurait pu tracer La Fontaine, qui, dans sa petite fable, s'est contenté de faire sentir combien la cigale était cruellement punie de son imprévoyance.

« Continuons. Tu te plains que la prévoyance désenchanté ta vie, obscurcit l'azur de ton beau ciel, retient les élans de ton cœur; car tu lui fais mille reproches, à cette pauvre prévoyance! Et cependant ce n'est pas elle qu'il faudrait accuser, mais bien le mal qui pervertit le monde! Parce que le remède est amer, doit-il donc être rejeté?

« Quand tu étais petite, ma chère enfant, et qu'à peine tes pieds, que j'ai tant baisés! pouvaient te soutenir, ma vie se passait à prévoir ce qui pouvait gêner tes premiers pas. Et quel doux souci, ô mon Dieu! Tantôt c'était le grain de sable ou le brin d'herbe qui pouvait te faire tomber, tantôt

¹ Voir *Magasin des Demoiselles*, V^e vol. p. 1, 33, 67. *Les Fabulistes*.

c'était le vent, la pluie, le soleil, ta nourriture, tes vêtements, que sais-je?... Avant que tu eusses crié, je t'avais entendue. Au moindre rhume, je ne vivais plus, et ton père, qui faisait semblant de gronder mon inquiète tendresse, n'était guère plus brave que la mère. Eh bien ! il en a toujours été ainsi depuis. On n'est digne d'être mère qu'à la condition de toujours aimer, de toujours craindre, c'est-à-dire, de toujours prévoir. Et cette tâche douce et cruelle, heureuse, mille fois heureuse la femme qui sait la remplir !

« Mais maintenant, chère enfant, pour le bonheur de ta vie, ma sollicitude ne suffit plus ; il faut que tu m'aides, et que, prévoyante pour toi-même, tu écarter de ton chemin les périls et les obstacles. Le temps est venu où, dans une sage limite, tu dois penser et agir par toi-même. Dans le monde moral comme dans le monde physique, il y a des choses qui dégradent et qui tuent : la prudence, l'égoïsme, si j'ose l'invoquer ici, te disent que tu dois les éviter également. Par exemple, la prévoyance n'a jamais interdit les saines amitiés ; seulement elle redoute ces liaisons folles et passagères qui ne sont point fondées sur l'estime ; elle sait tout le mal que peut faire une amie légère ¹, et elle te répète : « Prends garde, étudie, attends, ce n'est peut-être pas là une affection digne de toi. » Ah ! quand tu l'auras trouvée cette affection véritable, la prévoyance ne te dira point de contenir ton cœur, elle t'engagera, au contraire, à te confier à ton amie, à la consulter sans cesse et à l'aimer de toute ton âme.

« Passons à tes autres griefs. L'économie ² est, tu le sais, une vertu indispensable au bonheur, or l'économie ne vit que de prévoyance ; c'est elle qui règle les dépenses, qui fait la part de chaque besoin, qui songe même aux douceurs du superflu. C'est elle qui, à la fin de l'hiver, fait, ma petite gourmande, qu'il y a encore des confitures à l'office et des poires au fruitier. Tu le sais, puisque c'est toi que ce soin regarde. Et, pour sortir de ces menus détails ³, dont je fais grand cas, je t'assure, n'est-ce pas, dis-le moi, à la prévoyance de ton père que nous devons la vie aisée et tran-

¹ Voir *Magasin des Demoiselles*, t. IV, p. 289. *Du Choix des amitiés*.

² Voir le *Magasin des Demoiselles*, t. X, p. 129, *L'Économie*.

³ Voici ce que dit Charron, dont nous rajeunissons un peu le vieux langage : « Les principaux préceptes et avis de l'économie sont ceux-cy : 1^o Acheter et dépenser toutes choses en temps et saison, quand elles sont meilleures et à meilleur prix ; 2^o garder que les choses qui sont en la maison ne se gâtent et ne périssent, ou se perdent, ou s'emportent ; cecy est principalement le devoir de la femme ; 3^o pourvoir au nécessaire, à la propreté, à l'ordre, et ne rechercher qu'après l'abondance la pompe et le luxe. Le contraire se pratique souvent. On a des couvertures de soie parfilées d'or, et pas une couverture chaude pour l'hiver. »

(Note de la Rédaction.)

quille que nous menons ? Combien plus tard ne béniras-tu pas cette vertu, qui nous permettra de te placer dans une position conforme à ton éducation et à tes goûts ! Ne te plains donc pas, amie, si quelquefois nous sevrions ta jeunesse de plaisirs trop fréquents ou de fêtes trop dispendieuses.

« Et puis, ne faut-il pas chaque année prélever la dime des pauvres ? La prévoyance, dis-tu avec un charmant regret, retient ta main charitable ; mais si tu te laisses aller à faire à la paresse et à l'inconduite d'inutiles largesses, que te restera-t-il pour la véritable misère, pour les vieillards et les enfants, que la faim pâlit et que le froid fait trembler ? Pauvres petits déshérités, dont la vue arrache des larmes !

« Enfin, ma fille bien-aimée, que mes paroles n'attristent point ton cœur. La prévoyance, je lui en rends grâce, t'a dit que tu devais survivre à ton père et à ta mère. Hâte-toi donc de nous aimer, rends nos jours heureux et fais nos derniers moments tranquilles... Voyons, ne pleure pas... ce sera dans bien longtemps ! mais enfin, prévois, travaille, étudie, orne ton esprit de vertu et de sagesse. Apprends à marcher seule, arme-toi pour ce combat qu'on appelle la vie. Prépare-toi à être une noble et digne femme, comme tu as été une bonne fille (la tendresse de ma mère l'aveuglait), afin que quand Dieu nous appellera, ton père et moi, devant sa justice, nous puissions lui dire : En nous jugeant, Seigneur, que votre divine bonté tienne compte des mérites de l'enfant que nous avons laissée sur la terre pour vous adorer et vous servir. »

M^{me} DE WATTEVILLE.

INDUSTRIE.



EXPOSITION DE L'INDUSTRIE.

(4^e ARTICLE.)

CHALES, DENTELLES.

L'Angleterre excelle dans la fabrication des châles d'un demi-luxe ; ses produits en ce genre ont une souplesse, une finesse et une légèreté qui les font vivement rechercher pour les demi-toilettes et pour les voyages ; mais ce ne sont point de vrais objets d'art, comme ceux des Indes et de Paris.

Depuis longtemps nous fabriquions des châles de laine, et, grâce aux soins donnés à la composition de nos troupeaux depuis bien des années, nos laines n'ont pour rivales que celles de Saxe; encore, pour certains tissus, les produits de nos mérinos obtiennent ici la préférence. L'Espagne, qui a joui pendant plusieurs siècles d'une grande supériorité à cet égard, a vu peu à peu décroître l'estime que l'on faisait de la dépouille de ses troupeaux; et ce sont cependant ses mérinos qui ont amélioré toutes les races ovines. La Suède en 1723, la France en 1752, la Saxe en 1765, l'Autriche en 1775, l'Angleterre plus tard, l'Europe entière ont successivement cherché à obtenir des mérinos et à acclimater ces précieux animaux; la Saxe, la France, la Suède et l'Angleterre ont particulièrement réussi. Notre pays dut en grande partie ses succès en 1752 à M. de Perce; plus tard, à MM. Girod de l'Ain, de Jessaint et au prince de Polignac, qui eût été heureux s'il n'avait consacré sa vie qu'à de tels soins.

De quelque beau travail que l'on ornât les châles fabriqués avec les laines indigènes, les produits de nos manufactures ne pouvaient entrer en rivalité avec les cachemires des Indes établis avec une matière première plus fine et plus soyeuse. M. Ternaux se la procura le premier, par la voie de Kazan, et plus tard il importa (1819) en France un troupeau de chèvres cachemires.

Maintenant souffrez, Mesdemoiselles, que j'entre dans quelques détails qui, lorsque vous achèterez un châle de l'Inde, pourront vous être de quelque utilité. Le corps des plus grands et des plus beaux châles venant de l'Inde est fait de plusieurs morceaux joints ensemble par des reprises. Il n'y a d'un seul morceau que les châles carrés à petite bordure. Il n'y a pas cent ans que ce précieux tissu de Cachemire est réellement connu dans notre pays. Les femmes de nos ambassadeurs ou de nos agents consulaires en avaient bien rapporté quelques-uns, mais on ne les employait que pour tapis ou pour robes de chambre.

L'expédition de Bonaparte en Egypte répandit le goût des châles de l'Inde, qui furent définitivement adoptés comme châles, mais ils se payaient alors au poids de l'or.

L'extrême lenteur du procédé indien pour la fabrication des châles est la cause principale de l'élévation de leur prix. En France, où la main-d'œuvre est beaucoup plus chère que dans l'Inde, il fallut recourir, pour obtenir meilleur marché, à tous les moyens que peut offrir la mécanique; grâce à nos habiles fabricants, ce problème fut résolu. Ce magnifique résultat,

avec l'épouillage (travail trop long à vous expliquer), nous permet de confectionner de véritables châles de l'Inde.

Les hommes qui ont amené cette industrie à un si magnifique résultat ne doivent point vous rester complètement inconnus. « Au premier rang, dit M. A. de Calmont, se place M. Bellanger; après lui vint un dessinateur nommé Eck, qui mourut pauvre et obscur; c'est lui qui parvint le premier à imiter le croisé indien ¹; sa découverte servit de point de départ aux travaux de M. Deneirousse, à qui l'on doit aussi d'heureuses tentatives pour naturaliser en France l'épouillage. Après cela, il est juste de constater que la mécanique d'armure est due aux essais plus ou moins ingénieux de plusieurs contre-maitres et ouvriers intelligents, parmi lesquels on doit citer les noms de Bosche, de Rostaing et de Pitiot. » M. Gausson jeune a fait faire aussi de remarquables progrès à cette industrie.

« On peut diviser la fabrique des châles, en châles de Paris, châles de Lyon, châles de Nîmes ².

« La fabrique de Paris exploite trois sortes de châles, genre d'imitation de cachemire :

« 1^o Le cachemire pur, dont la chaîne et toutes les matières tissées et lancées sont en duvet de cachemire ;

« 2^o Le châle indou-cachemire, qui se fabrique avec les mêmes matières que le cachemire pur, à l'exception de la chaîne, qui est en soie fantaisie retorse à deux bouts;

« 3^o Le châle indou-laine, dont la chaîne est la même que celle de l'indou-cachemire, mais dont la trame et le lancé sont en laine plus ou moins fine. »

La fabrique de Lyon fait le châle indou pure laine, et le châle Thibet fabriqué avec de la laine et de la bourre de soie.

La fabrique de Nîmes produit surtout le châle indou-laine, à l'instar de Paris, et un autre châle indou, dit châle de Nîmes, qui est d'un prix inférieur.

Reims fabrique aussi des châles d'un joli effet, mais d'un prix inférieur.

Je désire, Mesdemoiselles, que ce travail vous soit utile, et à défaut d'un vrai châle de l'Inde ou d'un châle épouillé de M. Deneirousse, plus beau qu'un naturel de Cachemire, je vous souhaite un châle cachemire pur sorti des ateliers d'un de nos grands fabricants, parmi lesquels nous pouvons citer

¹ Le métier pour châles est le métier à la Jacquart perfectionné.

² Rapport du jury central, exposition de 1839.

MM. Gausse jeune, Deneirousse, Boisglavy et C^e. Je nommerais bien encore M. Biétry, mais il fait assez de bruit pour que personne ne soit tenté de l'oublier.

A la suite de ce que nous venons de dire sur les glaces et les châles, le monde élégant ne serait point étonné de trouver quelques mots sur les dentelles. Mais nous avons donné sur l'origine et sur la fabrication de ce riche tissu trois articles si complets ¹ que nous serions forcé de nous répéter. Nous passerons donc rapidement. Alençon, la Belgique, l'Angleterre sont toujours en possession de la fabrique des dentelles de haut prix ; et ce prix ne vous étonnera point, Mesdemoiselles, si vous voulez réfléchir à la longueur du travail et à l'énorme valeur du fil qu'emploient les ouvrières. Ce fil de lin coûte depuis 100 fr. jusqu'à 2,000 fr. la livre. Au prix de cette matière première, joignez le salaire des dessinateurs et des ouvrières, et vous vous rendrez assez exactement compte de ce que doit coûter un volant d'Angleterre ou un col en point d'Alençon.

La fabrication de Chantilly, nous ne pouvons la passer sous silence, a fait de très-grands progrès. En 1819, MM. Moreau de cette ville entretenaient de quinze à seize cents ouvriers et obtenaient une médaille d'argent ; dans l'exposition de cette année, M. Lefébure a exposé des dentelles de toute sorte, y compris des Chantilly, qui font pâlir d'envie toutes les belles visiteuses du Palais de l'Industrie.

Arrêtons-nous un instant. Le mois prochain nous continuerons notre travail sur tant et de si magnifiques produits, dont il nous reste à vous tracer l'histoire.

A. G.

ÉNIGME HISTORIQUE.

Quel est le roi de Bohême qui, quoiqu'aveugle, voulut combattre pour la France, et mourut sur un champ de bataille funeste à notre patrie ?

¹ Voir *Magasin des Demoiselles*, t. IV, p. 6, 39, 336.

RECRÉATIONS



LE PRIX DE FAMILLE.

OPÉRA EN UN ACTE.

PAROLES DE M. MÉRY; MUSIQUE DE M. VICTOR MASSÉ.

PERSONNAGES.

M^{lle} CLAIRE DE VALBOIS.M^{lle} BLANCHE, sa sœur.

PAUL, leur frère.

MARCELINE, jeune paysanne, sœur de lait
de M^{lle} Claire.M^{lle} KERBRIANT, tante des trois enfants.

La scène est dans le jardin ou le château de Valbois, en 1788, sur la route de Paris à Orléans.



SCÈNE PREMIÈRE.

CLAIRE, MARIE, PAUL.

(Ils sont assis, tous les trois un livre à la main, sur le devant de la scène, et ils lisent à haute voix, et ensemble.)

CLAIRE.

Ce vaste empire a été découvert par Fernand Cortez, général espagnol, qui n'avait avec lui que six cents soldats et quinze cavaliers. Avec un si petit nombre d'hommes, il battit quatre-vingt mille Mexicains, à la bataille d'Oltumba, et....

PAUL.

Je fus réveillé par une voix qui disait : « Pauvre Robinson Crusoe. » Mon étonnement fut extrême, car je savais que j'habitais une île déserte; mais je me rassurai bientôt, en reconnaissant la voix de mon perroquet. Cet oiseau s'était perché sur un arbre, et....

MARIE.

Les plus grandes planètes sont Saturne et Jupiter : Saturne a plusieurs satellites, ou lunes; Jupiter en a quatre. Saturne a de plus que Jupiter un anneau lumineux qui reflète aussi les rayons du soleil. M. de Fontenelle, ce savant si aimable et si instructif, a écrit un livre sur l'astronomie, et....

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, MARCELINE. *Au premier mot de Marceline qui entre, les trois lectures simultanées sont brusquement suspendues. Ces trois lectures doivent être réglées par la diction de telle manière qu'elles doivent s'arrêter sur le et...*

MARCELINE. — Jarnigué ! quel tapage

vous faites ! J'aimons mieux être bête toute ma vie, comme mon oncle le père Michaud, que d'être étugué des livres comme ça !

PAUL. — Cette fille ne parlera jamais français ! *(Les trois enfants se lèvent et quittent leurs livres.)*

MARCELINE. — Je parlons paysan, moi ! Si j'étais une noble damoiselle, comme

ma sœur de lait (*elle serre la main de Claire, puis l'embrasse*), je parlerions comme vous.

PAUL. — Marceline, je te défends de nous déranger quand nous étudions.

MARCELINE. — Bah! Il y a ben trois heures que vous faites ce sabbat! Vous avez commencé avant le lever du soleil; vous avez réveillé les coqs... (*avec mystère*) et puis, dame! j'avions queuque chose de bon à vous dire... (*les enfants se rapprochent d'elle*) à vous, monsieur Paul et à vos deux gentilles sœurs, mamzelle Blanche, et mamzelle Claire...

PAUL. — Voyons, voyons, conte-nous...

MARCELINE. — Tatigué! Vous trouvez à présent que je parlions français!

CLAIRE. — Oui, oui, voyons ta bonne nouvelle...

MARCELINE. — Primo, comme dit le magister... vous voyez que je parlions français...

BLANCHE. — Continue donc; nous avons la fièvre aux oreilles...

MARCELINE. — M^{me} de Valbois, votre mère, se porte ben, ce matin...

LES TROIS ensemble. — Elle est levée, notre mère?

MARCELINE. — Non... le médecin a dit qu'elle ne se lèverait que dans huit jours, le jour de Pâques. C'est un jour qui porte bonheur... et votre mère chérie a besoin de se ménager, après une maladie de six mois, qui l'a empêchée d'aller passer l'hiver à Paris...

BLANCHE, entraînant son frère et sa sœur. — Allons vite l'embrasser...

MARCELINE. — Non... attendez que le médecin soit sorti... Mais vous ne voulez pas savoir la bonne nouvelle?...

PAUL. — Si notre bonne mère est tout à fait rétablie, nous n'avons plus de bonne nouvelle à apprendre.

MARCELINE. — Oh! que si! j'en savions une autre itou... Votre tante, M^{lle} de Kerbriant, est arrivée au château! (*Les trois enfants sautent de joie.*)

PAUL. — Bien vrai, au moins!

MARCELINE. — Alle m'a parlé, comme je vous parle! Ah!

BLANCHE. — Oh! cette chère tante Kerbriant!

CLAIRE. — Au fait, elle arrive toujours au mois d'avril.

PAUL. — Il faut la recevoir, comme l'an dernier, avec ce trio que notre précepteur nous a appris... Voyons... essayons de nous le rappeler... (*Il fredonne.*)

Elle nous est chère... (*Il cherche.*)

BLANCHE, cherchant.

Par des soins bien doux... (*Elle cherche.*)

CLAIRE.

C'est une autre mère... (*Elle cherche.*)

PAUL.

Qui veille sur nous... (*Il cherche.*)

BLANCHE.

Quand je suis loin d'elle. (*Elle cherche.*)

CLAIRE.

Toujours je l'attends...

PAUL.

Avec l'hirondelle...

CLAIRE.

Avec le printemps.

PAUL. — Voyons, mes petites sœurs, ensemble :

TRIO.

Elle nous est chère,
Par des soins bien doux ;
C'est une autre mère,
Qui veille sur nous :
Quand je suis loin d'elle,
Toujours je l'attends,
Avec l'hirondelle,
Avec le printemps.

MARCELINE, applaudit. — Ah! que ça va lui faire plaisir! Si j'étais la sœur de votre mère, et si on me chantait ça, je vous baillerions...

CLAIRE lui fermant la bouche. — Chut! bavarde!

PAUL. — Alors, bonnes sœurs, allons embrasser notre chère tante. (*Les trois enfants sortent.*)

SCÈNE III.

MARCELINE. Bavarde!... oh! elle me l'a dit sans barguigner, ma petite sœur de lait, mamzelle Claire!... Ah! oui! elle avait peur... Dame! je savons garder

un secret ; je ne connais pas la grande ville de Paris, moi

SCÈNE IV.

MARCELINE, CLAIRE, *accourant du fond.*

CLAIRE. — Tu m'as comprise?

MARCELINE. Dame ! oui, c'est pas malin.

CRAIRE. Je veux surprendre tout le monde... et si tu dis mon secret, il n'y a plus de surprise.

MARCELINE. — Dame ! quand tout le monde connaît un secret...

CLAIRE. Il n'y a plus de secret.

MARCELINE. Vous voyez que j'sommes toujours pas mal bête ?

CLAIRE. Très-bien ! continue...

MARCELINE. — C'est pas difficile...

CLAIRE. Tu n'as rien oublié de ton rôle ?

MARCELINE. Au contraire, j'en sais plus.

CLAIRE. — Tout à l'heure, j'ai tremblé quand mon frère Paul a dit : *Cette fille ne parlera jamais français !*

MARCELINE. Oh ! j'ai fait semblant de ne pas entendre.

CLAIRE. C'est que, vois-tu, nous jouons au plus fin, mon frère, ma sœur et moi. Chacun de nous veut gagner le prix de famille, et chacun de nous s'est caché des deux autres pendant six mois. Tu sais que notre tante Kerbriant nous a dit, en partant pour la Bretagne : « Mes chers enfants, vous avez un long hiver à passer au château, je veux vous donner une occupation, et vous récompenser à mon retour. Il faut vous habituer de bonne heure à réfléchir, pour découvrir dans votre petit cerveau ce qui est honnête, ce qui est beau, ce qui est louable. Je donnerai un prix d'honneur à celui de vous trois qui aura passé ce semestre à faire une bonne action que je jugerai la meilleure. Priez Dieu de bien vous inspirer. » Voilà ce que nous dit notre bonne tante, et nous avons travaillé tous les trois, mais bien

secrètement, pour mériter le prix d'honneur.

MARCELINE. Il doit être bien beau ce prix : votre tante est si riche !

CLAIRE. Bien beau ! tu te trompes, Marceline : quel mérite y aurait-il à travailler à une chose louable pour obtenir une riche récompense ? C'est un prix d'honneur, nous le connaissons ; un orfèvre n'en donnerait pas une pièce de vingt-quatre sols. C'est un médaillon d'argent, avec le portrait de notre pauvre père, en miniature ; cette relique est aujourd'hui entre les mains de notre tante Kerbriant.

MARCELINE. Et c'est pour ce médaillon que vous avez pris tant de peine, mamzelle Claire ?

CLAIRE. Mais, oui.

MARCELINE. Permettez-moi de vous embrasser.

CLAIRE. De tout mon cœur, ma bonne sœur de lait.

MARCELINE. Moi, j'aimerais mieux dix aunes de dentelles que le médaillon !... vous êtes meilleure que moi.

CLAIRE. Tais-toi ?... la voici.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTES, M^{lle} KERBRIANT.

M^{lle} KERBRIANT. — Eh bien ! il faut venir t'embrasser ici, toi ?

CLAIRE, *accourant*. Chère tante ! (*elle l'embrasse*) j'avais quelques ordres à donner à Marceline, et...

M^{lle} KERBRIANT. Ne t'excuse pas, je connais ton bon cœur...

MARCELINE, *elle a fait trois ou quatre révérences sans pouvoir se faire remarquer*. Mamzelle Claire avait quelques ordres à me...

M^{lle} KERBRIANT. — Bonjour, Marceline... Tiens ! je la trouve grandie...

MARCELINE, *faisant une nouvelle révérence*. — Madame est ben bonne.

M^{lle} KERBRIANT. Mais je vois que l'esprit n'a pas fait de progrès chez elle... Tu es toujours Marceline, n'est-ce pas ?

MARCELINE, *avec une révérence*. La fille

du père Gervais ; j'avons pas changé de père, madame.

M^{lle} KERBRIANT. — Allons, je vois qu'elle est toujours la plus niaise du village.

MARCELINE. — La grosse Catherine est encore plus niaise que moi.

M^{lle} KERBRIANT, lui faisant signe de se retirer. — Eh ! bien ! va la remercier.

MARCELINE. — J'y vas, madame. (Elle fait une dernière révérence, et sort.)

SCÈNE VI.

M^{lle} KERBRIANT, CLAIRE.

M^{lle} KERBRIANT s'assied et fait signe à Claire d'approcher. — Voyons, ma bonne Claire, fais-moi ta petite confidence... As-tu songé au prix d'honneur ?

CLAIRE. — Oui, chère tante.

AIR.

Tous les matins, avant l'aurore,
Je me lève en songeant au prix ;
Le soir venu, j'y pense encore,
Car mon cœur vous a bien compris.
Toutes les nuits, dans un doux songe,
Je le reçois de votre main ;
Hélas ! si ce n'est qu'un mensonge,
Ne me réveillez pas demain.

2^e COUPLET.

Laissez-le-moi toute la vie,
Ce beau rêve fait mon bonheur.
Vous le voyez, combien j'en vie
Ce prix charmant, ce prix d'honneur !
Toutes les nuits, dans un doux songe,
Je le reçois de votre main ;
Hélas ! si ce n'est qu'un mensonge,
Ne me réveillez pas demain.

M^{lle} KERBRIANT. — Et maintenant, tu vas me dire l'action louable et secrète, la bonne inspiration que Dieu t'a donnée pour mériter ce prix. Je suis seule juge, moi ; mais j'ai promis d'être juste, et je veux que mon arrêt soit approuvé par les deux de vous trois qui ne recevront pas le prix... Allons... parle... je t'écoute...

CLAIRE, embarrassée. — Vous voulez que... déjà... un peu de réflexion...

M^{lle} KERBRIANT. — Tu as besoin de réfléchir pour me raconter ce que tu as fait ?...

CLAIRE. — Non... mais... cependant... (On entend la voix de Marceline qui prélude dans la coulisse.) Ah ! voilà Marceline qui chante sa chanson... Vous ne connaissez pas cette chanson, bonne tante ?... elle m'amuse toujours...

MARCELINE, dans la coulisse.

CHANSON DE VILLAGE.

J'aimons ma chaumière,
Et ma basse-cour ;
Petite fermière
N'a pas d'autre amour.
Oui, la pauvre fille
A des compagnons :
Oui, j'aimons
Les moutons,
Les oisons,
Les pigeons ;
Je vis en famille
Avec les dindons.

M^{lle} KERBRIANT. — Est-elle bête sa chanson !

CLAIRE. — Oui, mais l'air est joli.

M^{lle} KERBRIANT. Elle contrefait Marceline.

Je vis en famille
Avec les dindons.

Laissons cette niaise... voyons, raconte-moi... (On entend Marceline.)

CLAIRE. — Écoutons le second couplet...

MARCELINE, dans la coulisse.

J'ouvre la garenne,
L'étable est à moi ;
Et j'en suis la reine,
Sans avoir de roi.
Mais la pauvre fille
A des compagnons :
Oui, j'aimons
Les moutons,
Les oisons,
Les pigeons ;
Je vis en famille
Avec les dindons.

CLAIRE. — Je vais lui dire de se taire. Sa chanson a trente-deux couplets. (Elle s'esquive rapidement.)

SCÈNE VII.

M^{lle} KERBRIANT, *elle se lève.*

Ah! ma petite nièce, il y a un mystère là-dessous; tout cela n'est pas naturel. On fait de la ruse avec moi... ce n'est pas bien!... Comme elle a su finement esquivier ma demande!...

SCÈNE VIII.

M^{lle} KERBRIANT, PAUL.

PAUL — Ah! quel bonheur! vous êtes seule, chère tante; je vous cherchais pour vous raconter ma bonne action...

M^{lle} KERBRIANT. — D'abord, mon chéri, je t'arrête tout court... à ces derniers mots... Écoute bien ceci... on ne doit pas dire. *J'ai fait une bonne action.* Parler ainsi, c'est commettre une faute d'orgueil, et la vanité gâte les plus belles choses, même une bonne action; entends-tu?

PAUL, *frappant du pied.* — Bon! je commence par une sottise.

M^{lle} KERBRIANT. — Oui, mais puisque tu l'avoues, elle t'est pardonnée; péché avoué, péché absous... Maintenant, j'écoute le récit de ton action.

PAUL, *regardant de tous côtés.* — Personne autre ne m'écoute, au moins...

M^{lle} KERBRIANT. — Très bien! de mieux en mieux... Si c'est vraiment une bonne action que tu as faite avec la main droite, tu dois la cacher à la main gauche. Dieu suffit comme témoin. (*Elle s'assied, Paul se met à genoux devant elle.*)

PAUL. — Vous savez, chère tante, que j'étais malade, au mois de novembre dernier. Après ma convalescence, le médecin m'ordonna de faire tous les matins une promenade au ruisseau des tilleuls, du côté de la pauvre vieille mère Barnaud... vous la connaissez cette bonne femme, qui a une vache noire...

M^{lle} KERBRIANT. — Je ne la connais pas, mais c'est égal, dis toujours.

PAUL. — Là, je devais boire une jatte de bon lait frais, par ordonnance du médecin, pour me rétablir... C'est bon le

lait frais, quand il est chaud, n'est-ce pas, ma tante?

M^{lle} KERBRIANT. — Excellent... Continue.

PAUL. — Ma bonne petite mère me donnait tous les matins trois gros sous pour payer ce lait... Alors, moi, je me suis dit: Mais je me porte tout à fait bien; je n'ai pas besoin de me rétablir; ce serait un remède de gourmandise; le médecin peut se tromper; un médecin n'est pas le bon Dieu. Ne buvons pas de lait, et donnons les trois gros sous à la vieille veuve du sonneur, une autre pauvre femme, qui mourait de faim, dans cet hiver si mauvais. Je n'ai rien bu; j'ai fait l'aumône quatre mois à la veuve, et voyez comme je me porte bien! *Le médecin croit que c'est lui qui m'a guéri. Enfoncé le médecin!*

M^{lle} KERBRIANT. — Embrasse-moi; tu es charmant.

PAUL, *il se lève.*

Quand j'entrais chez la pauvre femme,
Sur son lit il fallait la voir!
Je rendais la vie à son âme,
Ses yeux éteints brillaient d'espoir.
Qu'il est heureux celui qui donne
Aux pauvres de petits secours!
On peut donc trouver dans l'aumône
Le secret d'être heureux toujours.

Un bienfait sans doute nous change,
Et fait voir avec d'autres yeux;
Elle me prenait pour un ange,
Et moi, je me croyais aux cieux.
Qu'il est heureux celui qui donne
Aux pauvres de petits secours!
On peut donc trouver dans l'aumône
Le secret d'être heureux toujours!

M^{lle} KERBRIANT. — Je suis très-contente de toi, mon enfant; mais je te dirai plus tard ce que je pense de ta bonne action, et ce qu'elle mérite comme récompense... Voici ta sœur Blanche; retire-toi, et n'écoute pas aux portes.

PAUL, *très-bas à sa tante.* — Je crois que mes deux sœurs n'ont pas concouru pour le prix.

M^{lle} KERBRIANT. — Alors, tu ne peux pas manquer de l'avoir.

PAUL. — Oh ! si j'étais seul ! (*Il chante.*)

AIR.

Quand on est seul, on ne craint rien :
On est le premier dans sa classe ;
On a toujours la bonne place ;
Ce qu'on fait mal va toujours bien !

Point de rivaux,
Vieux ou nouveaux,
Dans les travaux ;
Point de lutte,
Ni dispute ;
Premier prix,
Second prix,
Tous deux pris,

Même quand on n'a rien appris,
Même quand on n'a rien compris !

Oh ! c'est superbe !
L'enfant imberbe,
Seul comme moi,
Se nomme roi !

Quand on est seul, etc., etc., etc.
(*Il sort en chantant.*)

SCÈNE IX.

M^{lle} KERBRIANT, BLANCHE.

BLANCHE. — Comme mon frère m'a regardée en sortant !... Est-ce que vous lui avez donné le prix ?

M^{lle} KERBRIANT. — Sois tranquille, rien n'est donné... Voyons, ma chérie, qu'as-tu fait, toi, pour le mériter ?

BLANCHE, *avec modestie.* — Rien.

M^{lle} KERBRIANT. — Rien ! est-ce bien possible ?...

BLANCHE. — C'est que... j'ai fait si peu de chose, si peu...

M^{lle} KERBRIANT. — Allons, courage... dis toujours... Le bon Dieu se contente de peu, et je me garderai bien d'être plus exigeante.

BLANCHE. — Et même je n'ai aucun mérite... parce que, voyez-vous, bonne tante, ce n'est pas moi qui ai découvert la bonne action ; c'est la bonne action qui m'a découverte...

M^{lle} KERBRIANT. — Ah ! tu piques ma curiosité, et ta modestie est déjà une chose louable et digne de récompense... Raconte-moi donc de quelle manière une bonne action t'a rencontrée sur son chemin...

BLANCHE. — Vous savez, ma tante, quel horrible hiver nous venons de passer...

M^{lle} KERBRIANT. — Oui, un hiver épouvantable. L'Océan a été pris devant Saint-Malo. Les pauvres ont bien souffert !

BLANCHE. — Un soir des premiers jours de décembre, j'étais seule au kiosque du jardin... Vous savez... ce kiosque qui regarde la grande route d'Orléans à Paris...

M^{lle} KERBRIANT. — Je connais ce kiosque...

BLANCHE. — La campagne avait disparu sous une couche de neige, et la neige tombait toujours. On ne voyait que du froid dans l'air ; c'était affreux ! Moi, j'étais couverte de mon manteau fourré, et, de temps en temps, je dégelais la vitre avec mon souffle pour voir tomber cette pluie de neige lente, et je me trouvais heureuse, en pensant à notre salon boisé si chaud, à notre souper devant un bon feu, à ma petite chambre toute garnie de tapis, de portières et de rideaux. Mon Dieu ! me disais-je, que c'est beau et bon l'hiver !... Tout à coup, à travers la neige, je vis une forme humaine, toute blanche, qui s'avancait péniblement, et qui s'arrêta même devant le kiosque, au moment où je m'inclinai sur la vitre. Bientôt, j'entendis un prélude de vielle, et une voix douce, qui tremblait de froid, chanta ces tristes couplets :

AIR.

Dans une riche demeure,
Vous, assis près d'un bon feu,
Écoutez celui qui pleure,
Pour vivre il lui faut bien peu.

A qui travaille
Et meurt de faim,
Un peu de paille
Un peu de pain ;
Au pauvre artiste
Un petit coin ;
La nuit est triste,
Paris est loin !

2^e COUPLET.

Sur le seuil de l'opulence
Je frappe aux heures du soir;
La réponse du silence
C'est la voix du désespoir.
A qui travaille
Et meurt, etc., etc.

M^{lle} KERBRIANT, *émue*. — Chère enfant, je désire la suite.

BLANCHE. — Je mis Georges, notre cocher, dans la confidence, et il donna l'hospitalité et toutes sortes de soins à ce pauvre voyageur, qui, le lendemain, put reprendre la route de Paris, après un bon sommeil chaud, un bon repas, et un peu d'argent... Mais, moi, je me dis ceci : la Providence m'a envoyé ce malheureux pour m'apprendre que bien d'autres devaient passer aussi sur la grande route, mourant de toutes les agonies de cet affreux hiver, le froid, la misère, la faim. Cette idée n'a pas été perdue, et tous les soirs, à la même heure j'ai vu passer dans la neige, un protégé de la Providence, un ami du bon Dieu, et j'ai été assez heureuse pour faire toutes les nuits le noble métier d'hôtesse du malheur... Vous pleurez, ma bonne tante ! oh ! ne me donnez aucun prix ; vos larmes me récompensent bien assez.

M^{lle} KERBRIANT. — Parle plus bas !... j'entends venir de ce côté... Personne ne doit connaître ton secret, et voir mon émotion.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTES, PAUL, CLAIRE.

PAUL, *avec impatience*. — Oh ! nous ne pouvons pas attendre plus longtemps ! ma sœur Blanche est trop amusante avec sa bonne action !

M^{lle} KERBRIANT. — Mais, il reste encore ta sœur Claire, mon petit Paul...

PAUL. — Ah ! mon Dieu ! ça ne finira donc pas ! Je croyais être seul : toute la maison a concouru !

M^{lle} KERBRIANT. — Ce sera plus glo-

rieux pour le vainqueur... Claire, veux-tu me parler en confidence ?

CLAIRE. — Non, ma tante... tout le monde peut rester ici... Je vais vous présenter une de mes amies... (*Elle parle au dehors.*) Par ici, par ici, mademoiselle.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, MARCELINE.

(*Marceline a quitté son costume villageois ; elle porte le costume des nobles demoiselles de l'époque ; elle tient un éventail, et sa tournure est pleine de distinction. Son accent est aussi complètement changé.*)

MARCELINE, *saluant*. — Je suis très-honorée d'être présentée au château de Valbois, par ma jeune amie, M^{lle} Claire. On quitte Paris sans peine, dans la saison des lilas. Le beau monde déserte Versailles, et court les champs. M. de Choiseul a ouvert ses salons d'été à Chanteloup. La semaine passée, après avoir entendu le *Miserere* à Longchamps, nous sommes partis pour Chanteloup ; on a joué le *Devin de village* de M. Rousseau, de Genève. Un M. Legros, hautecontre de la Porte-Saint-Martin, a chanté à ravir. On lui a demandé son fameux couplet sur la naissance de monseigneur le Dauphin ; sa voix est du dernier bien... Connaissez-vous le couplet ? (*Signes négatifs.*) Il est charmant. Le voici. (*Elle chante en chevrotant.*)

Amis, célébrons cet enfant
Qui nous rend heureux en naissant,
C'est presque notre frère
Eh ! bien
Son père est notre père,
Vous n'entendez bien.

Ce couplet fait fureur à la cour et à la ville. En fait de modes, rien de neuf. Les femmes ne mettent plus de mouches, les hommes portent des gants. On dit que le bailli de Suffren va repartir pour les Indes. On a publié une édition d'*Estelle* avec des gravures de Lejay ;



Scene II

LE PRIX DE FAMILLE

et Marceline — On qu'elle Paris sans peur dans la saison des Cités



c'est d'u
de camp
notre liv
CLAIRE
ne répor
lence. M
écoutent
Voilà po
que j'ai
vous en

MARCE

J
E
P
N

Tous,
orient :
line!

MARCE
line!

CLAIRE
éducation

PAUL,
ma sœur

CLAIRE
ange; el
plus *me*
toutes ce
devraien
ne plus
est si ais
tises!

MARCE
preuve,
nant un
seule foi

CLAIRE
éducatio
mies, un

MARCE
las! tout
prouve
quitter
aussi!

c'est d'un pastoral délicieux ! un bijou de campagne, s'il en fut. Nous en ferons notre livre de château cet été.

CLAIRE, *riant*. — Eh bien ! personne ne répond à mon amie ? (*Moment de silence. M^{lle} Kerbriant, Blanche et Paul écoutent et regardent avec étonnement.*) Voilà pourtant mon élève ; une élève que j'ai formée en six mois ; elle va vous en donner la preuve.

MARCELINE, *elle reprend sa voix de paysanne.*

J'aimons ma chaumière
Et ma basse-cour,
Petite fermière
N'a pas d'autre amour, etc.

(*Voir la page 11.*)

Tous, *après avoir contenu le rire, s'écrient* : C'est Marceline ! c'est Marceline !

MARCELINE, *sautant*. — C'est Marceline !

CLAIRE. — Voilà les bienfaits de mon éducation secrète.

PAUL, *avec tristesse*. — C'est décidé ; ma sœur Claire aura le prix !

CLAIRE. — Et Marceline lit comme un ange ; elle écrit comme moi ; elle ne dit plus *morguonne, tatigué, j'avions*, et toutes ces horreurs que les paysannes devraient oublier une bonne fois, pour ne plus nous écorcher les oreilles. Il est si aisé de ne pas dire toutes ces bêtises !

MARCELINE. — Oui, c'est très-aisé. La preuve, c'est que je parlerais maintenant une semaine sans les dire une seule fois.

CLAIRE. — Et enfin, pour achever son éducation, je lui paye, sur mes économies, un an de couvent à Paris.

MARCELINE, *essuyant une larme*. — Hélas ! tout cela est bien beau, mais j'éprouve là un serrement à l'idée de quitter mon village ; il est beau, lui aussi !

AIR.

Adieu, mon village
Qu'à la fleur de l'âge
Je quitte demain !

Adieu, mes prairies,
Adieu, fleurs chéries,
Bijoux de ma main !
Adieu, blés et vignes,
Qui formez deux lignes
Sur le grand chemin !
Ma triste pensée
Sur vous est laissée,
Oui, je pars demain !

2^e COUPLET.

Si je vous regrette,
Je suis toujours prête
A vous revenir.
Robes et dentelles,
Hélas ! valent-elles
Votre souvenir !
Loin du toit champêtre,
Ma gaieté peut-être
Bientôt va finir.
Si je vous regrette,
Je suis toujours prête
A vous revenir !

Et, puisque je suis en train de pleurer, je vais faire mes adieux à M^{me} de Valbois. (*Elle sort en courant.*)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, moins MARCELINE.

M^{lle} KERBRIANT, *à Claire*. — Voilà une heureuse que tu as faite.

CLAIRE, *avec tristesse*. — Heureuse !... J'ai bien peur de m'être tomquée.

M^{lle} KERBRIANT. — Ton intention a été excellente, ma bonne Claire ; cela suffit. Je te sais un gré infini de tous les soins que tu as pris pour l'éducation d'une pauvre fille villageoise ; mais je te crois assez sage pour t'apprendre que le prix d'honneur ne te sera pas donné...

PAUL, *trionphant*. — Ah ! je crois bien ! changer une villageoise en demoiselle, quelle idée ! C'est comme si on voulait mettre la place Royale dans notre parc. Chacun doit garder sa place, comme dit ce vieux philosophe, notre voisin, qui est tout habillé de noir.

M^{lle} KERBRIANT. — Et toi, mon chéri, apprends de bonne heure à faire une action louable pour l'amour de Dieu...

PAUL. — Cela veut dire que je n'ai pas le prix.

M^{lle} KERBRIANT. — Ecoutez, mes chers enfants, Claire et Paul, quand vous saurez ce que votre sœur Blanche a fait, vous lui donnerez vous-mêmes le prix.

CLAIRE. — Bonne tante, nous vous croyons sur parole, et nous ne voulons rien savoir. Et j'embrasse de tout mon cœur cette sœur chérie, qui a mieux fait que moi... Embrasse donc, toi aussi, Paul.

PAUL embrasse Blanche. *A part.* — C'est égal, je voudrais bien savoir ce qu'elle a fait de si merveilleux.

M^{lle} KERBRIANT. *Elle prend un médaillon dans un pli de son corsage.* — Blanche, ma bonne nièce, voici le prix que tu as mérité : c'est le portrait de ton père, mort glorieusement à Pondichéry, au service de la France.

BLANCHE *émue, et prenant le médaillon avec respect.* — Ce trésor de famille ne me quittera plus.

SCÈNE DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENTS, MARCELINE.

MARCELINE. *Elle arrive au moment où M^{lle} Kerbriant donne le prix, et regarde avec beaucoup d'étonnement.* — Ah ! mon Dieu ! c'est M^{lle} Blanche qui a gagné le prix !

M^{lle} KERBRIANT. — Oui, Marceline.

MARCELINE. — Elle a donc fait l'éducation de deux paysannes ?

M^{lle} KERBRIANT. — Tu sauras tout dans huit jours, quand ma sœur, M^{me} de Valbois, descendra aux salles basses du château, après sa longue maladie...

MARCELINE. — Mais M^{me} de Valbois descendra ce soir.

TOUTES. — Comment, ce soir ?

MARCELINE. — Eh bien ! oui, je viens de la guérir, moi. Je viens d'avancer de huit jours son rétablissement. M^{me} de Valbois, comme elle vient de me le dire, a gagné huit jours de plus dans sa vie ; c'est beaucoup... Ah !... et c'est

moi, non ce n'est pas moi, c'est M^{lle} Claire qui lui a donné ces huit jours à sa mère... Ah !

M^{lle} KERBRIANT. — Explique-toi donc.

MARCELINE. — Vous voulez que je vous explique ce qui est clair comme le jour ?

TOUTES. — Oui.

MARCELINE. — En me voyant entrer, en m'entendant parler, et en me reconnaissant, M^{me} de Valbois a ri de si bon cœur qu'elle a repris toute sa santé en un clin d'œil. Le rire est un remède, et le meilleur de tous les remèdes, mais on ne le trouve pas dans les pharmacies, parce qu'il ne coûte rien. Vous voyez donc bien que c'est M^{lle} Claire qui a guéri sa maman. En voilà un de prix de famille bien gagné ! ça vaut mieux que le médaillon !

M^{lle} KERBRIANT. — Tu as raison. Ainsi vous voyez, mes enfants, que les bonnes œuvres sont toujours récompensées...

PAUL, *d'un ton lamentablement comique.* — Je ne m'en aperçois pas !

M^{lle} KERBRIANT. — Paul, mon ami, tu devrais avoir plus de confiance envers ta bonne tante.

PAUL. — Oui, j'ai confiance, mais je ne vois rien venir.

M^{lle} KERBRIANT. — Tu iras aujourd'hui chez la vieille mère Barnaud, et tu lui achèteras, pour toi, sa belle vache noire, et sans marchander. Je la paye et je te la donne.

PAUL, *sautant de joie et embrassant sa tante.* — Merci, bonne tante. Je vous ferai boire du lait gratis.

MARCELINE, *ôtant sa perruque poudrée.* — Et moi, je garderai le troupeau de M. Paul. Tatigué ! je restons paysanne ! Adieu, Paris, les vendanges ne sont pas faites ! Mon éducation a guéri M^{me} de Valbois, morguenne ! je ne la regrettons pas. Mais je ne veux pas quitter ma mère ; je veux rester paysanne comme elle ; et si, en apprenant cela, ma pauvre mère me laisse tomber une

de ses larmes sur la main, ce sera mon prix d'honneur.

BLANCHE. — Mon frère, ma sœur, Marceline, entourons ma bonne tante, et chantons-lui en quatuor notre couplet, pour la remercier de tout ce qu'elle a fait pour nous.

PAUL. — Oui, oui! et attention! que personne ne chante faux.

QUATUOR.

Elle nous est chère,
Par des soins bien doux ;
C'est une autre mère,
Qui veille sur nous.
Quand je suis loin d'elle,
Toujours je l'attends,
Avec l'hirondelle,
Avec le printemps.

MÉRY.

UN PREMIER SACRIFICE.

Dans un salon éclairé par les rayons d'un beau soleil de février, trois personnes se trouvaient réunies, M^{me} Villier et ses deux filles. La maîtresse du logis, assise dans un fauteuil, les pieds appuyés sur un petit carreau et tournés du côté du feu, faisait une lecture. Sophie, sa fille aînée, à peine âgée de seize ans, étudiait son piano, et Marguerite qui, au printemps prochain, allait atteindre ses douze ans, dessinait près de sa sœur, et souvent demandait un avis, lequel était donné avec complaisance et reçu avec docilité et une certaine confiance, chose moins habituelle qu'on ne pourrait le supposer dans l'intérieur des familles, même de celles qui passent pour être bien unies, et où les sentiments affectueux ne manquent pas.

M^{me} Villier, femme d'un esprit supérieur et que la tendresse maternelle n'aveuglait pas, avait pensé souvent que la politesse n'est pas assez en usage entre frères et sœurs; que dans l'intérieur de la maison, on s'affranchit trop des ménagements et des convenances que l'on rougirait de ne pas mettre en pratique devant un étranger; elle disait quelquefois que cette différence dans les manières ressemble assez à une étoffe de couleur agréable, chargée de fleurs et de jolis dessins, mais dont l'envers présente un travail couvert de nœuds et d'aspérités, un tissu mélangé et peu solide, dont les soies sont prêtes à se rompre.

Elle voulait que chez elle, cette étoffe fût à peu près semblable des deux côtés, et n'avait jamais autorisé entre ses enfants des manières brusques ou imposées, ni cette affectation de beaux sentiments ou de paroles mielleuses; elle permettait la discussion et jamais la dispute, voulait que les égards fussent dans les habitudes, et non pas une parade; car, de l'habitude naît le *naturel*, qualité charmante, que l'on admire chaque fois qu'on

la rencontre. Ainsi, M^{me} Villier interrompait souvent sa lecture, soit pour faire une observation, soit pour répondre à une question ; Sophie recommençait courageusement les passages d'une étude qui lui offraient des difficultés, et Marguerite, suspendant son travail et celui de sa sœur, lui montrait à chaque instant un trait, une ombre, une rature, sur quoi Sophie donnait une petite leçon : — Tiens, ma belle, voilà une chose qui ne ressemble guère à ton modèle ; regarde, compare. Et vite Marguerite, sans discuter, prenait sa mie de pain, effaçait et recommençait. Mais peu après, voulant savoir encore si elle avait mieux réussi, et cherchant une nouvelle distraction, elle demandait un avis nouveau, ou bien elle faisait une petite niche à sa sœur, passant son crayon sous sa main, ou appuyant ses doigts sur les touches du piano. Sophie essuyait la marque du crayon, détournait la main de sa sœur, et restait appliquée et silencieuse. Marguerite était bien obligée d'imiter l'exemple qu'on lui donnait, de sorte que le calme et le silence régnaient entre ces trois personnes, dans leur petit intérieur.

En ce moment, on frappa doucement, et une amie intime de M^{me} Villier, entr'ouvrant discrètement la porte, passa la tête et demanda si l'on voulait excuser la liberté grande, et l'admettre malgré la consigne. Le travail fut donc interrompu à la vive satisfaction de Marguerite, qui s'empressa la première d'offrir un fauteuil à M^{me} Labussière et de placer un carreau sous ses pieds. Après les petits compliments d'usage, Sophie s'inquiéta de ne pas voir Anna arriver avec sa mère, et demanda de ses nouvelles.

— Elle va à merveille, répondit M^{me} Labussière. Mais je l'ai laissée à la maison, parce que j'avais à parler un peu avec votre maman.

Comprenant cela, Sophie retourna à son piano, et Marguerite à son dessin. La conversation de ces deux dames se faisait à voix basse, mais de temps en temps quelques mots arrivaient jusqu'à l'oreille des jeunes filles, tels que : satisfaction..., récompense..., plaisir..., bal..., jolie réunion..., salon..., bientôt... Si écouter est indiscret, et pire encore, on ne peut tout à fait fermer ses oreilles ; de sorte que Marguerite, dont l'application n'était pas grande, relevait la tête en souriant, et regardait sa sœur. On ne pourrait donc affirmer que le dessin eût été bien fini... Mais l'étude et un autre morceau avaient été répétés consciencieusement par Sophie, et l'heure avançant, M^{me} Villier fit signe à ses enfants de s'approcher, invitation qui fut acceptée avec plaisir.

— Vous allez apprendre une charmante nouvelle, mes enfants, M^{me} Labussière va vous donner un bal.

— Vraiment! s'écrièrent à la fois les deux sœurs... Quel bonheur! oh! que vous êtes bonne, madame, d'avoir enfin consenti...

— Oui, mes jeunes amies, répondit en riant M^{me} Labussière, me voilà tout à fait décidée. J'hésitais un peu en arrivant ici; mais votre mère a aplani toutes les difficultés... Franchement, j'appréhendais l'agitation et le désordre qui précèdent et accompagnent toujours un bal. J'ai peu de goût pour le bruit, encore moins pour la poussière, et mon pauvre salon vient d'être remis tout à neuf, comme vous savez... J'avoue que je fais un petit sacrifice.

— Oh! les mamans en font si souvent, interrompit Sophie.

— Mais Anna s'y est prise d'une façon si adroite..., continua M^{me} Labussière. J'avais pourtant dit non..., là, un de ces *non* bien sérieux, que mes enfants ont l'habitude de comprendre. Ma fille n'a pas fait une plainte, ni montré d'humeur; elle a redoublé de zèle, de travail et d'aimables soins pour moi...; j'ai trouvé que c'était l'occasion de faire bien comprendre à mes enfants la différence qui existe entre l'entêtement et la fermeté, et après quelques réflexions entre nous (en montrant M^{me} Villier), me voilà décidée, et je reviendrai de moi-même sur ce qu'on nommait peut-être tout bas ma sévérité. J'avais pensé que mes enfants, pour être heureux, n'ont pas besoin de plaisirs en abondance; un bal est une dépense..., et je vois tant d'infortunes à soulager!... Mais, à l'époque du jour de l'an, j'ai reçu de si jolies étrennes, on s'était tant occupé de moi, j'ai été si fêtée, qu'il est juste de rendre un grand plaisir pour tous ceux que l'on m'a donnés...

Je crois bien que je dois ici quelques remerciements à une petite personne dont l'empire est grand sur ma fille, et que je soupçonne fort d'avoir inspiré de bonnes résolutions, et surtout de les avoir fortifiées par son exemple.

Sophie rougit et baissa les yeux, tandis que M^{me} Labussière se penchant vers elle l'embrassait, et ajouta en riant :

— Eh bien! nous redoublerons d'ordre et d'économie bien entendue; le bal sera donné, mes pauvres n'y perdront rien, et tout le monde sera satisfait.

— Comme Anna doit être joyeuse! s'écria Sophie; quel beau jour pour elle!... Y a-t-il un plaisir plus grand? Donner un bal chez soi, en faire les honneurs.... être sûre qu'on dansera toujours, qu'on sera toujours invitée!... Oh! que je serais heureuse si maman nous donnait aussi un petit bal!

— Vous savez bien, mes chères filles, que j'y serais toute disposée, répondit M^{me} Villier...; mais M^{me} Labussière est libre, et moi, je le suis moins; il faudrait que cela convint aussi à votre père...

On se sépara, et dans la soirée M^{me} Labussière revint avec sa fille. Avant que la porte fût ouverte, Anna s'écriait déjà :

— Vous savez la nouvelle, la grande nouvelle, mes amies? Un bal!... nous allons danser!... et je n'y comptais plus... Quel bonheur!...

Les jeunes filles, après s'être embrassées, se retirèrent à l'écart et se mirent à jaser avec la vivacité de leur âge, tandis que leurs mères, restées ensemble près du feu, se disaient : Oh! oui, n'est-ce pas du devoir des parents de rendre la jeunesse heureuse..., d'en faire naître pour cela ou d'accepter bien des occasions... C'est autant de pris sur l'avenir si incertain, et, loin de nuire au caractère, on trouve là peut-être un excellent moyen de le rendre meilleur... Le cœur reconnaissant fait de si bonnes leçons!... il dit : rendons en satisfaction à nos parents ce qu'ils font pour nos plaisirs.

— Le jour est-il fixé? demanda Marguerite.

— Non, pas encore, répondit Anna; maman le laisse à notre choix; mais la grande affaire, la chose difficile, c'est notre liste. Nous pouvons inviter vingt à vingt-cinq demoiselles, et un peu plus grand nombre de danseurs; jugez!... Je vais m'entendre ce soir avec mon frère, qui fait sa liste aussi de son côté.

— Vingt-cinq demoiselles! dit Marguerite avec un petit air de souci... Ce ne sera donc pas un bal d'enfants?

— Bal d'enfants! tu plaisantes, interrompit Anna en riant... Bal d'enfants!... il est bien question de cela!... Nous n'aurons que de grandes demoiselles, dont plusieurs vont déjà dans le monde; et pour danseurs, des jeunes gens de dix-huit à vingt-cinq ans, des hommes, enfin...

— Mais, mon Dieu, reprit Marguerite, c'est ta maman qui m'a donné cette idée-là : elle parlait ce matin de tapage, de poussière, de son salon que l'on gâterait...

— Oh! maman, s'écria Anna, comme tu nous traites! sois sûre que nous aurons un peu plus de soin de toutes choses que la dernière fois. Personne ne mangera de gâteaux sur tes fauteuils, ni ne renversera de sirop, de punch, comme a fait un petit bonhomme, et même plusieurs, je crois, à notre dernier bal. Mais, dame, nous ne garderons pas le silence... et quand on danse, il y a toujours un peu de poussière...

— Je ne serai donc pas de la fête? dit Marguerite, dont les yeux étaient tout remplis de larmes.

— Eh! pourquoi pas? répondit Anna... Tu en seras, ma chère petite; je t'invite, moi, et je vais te mettre en tête de ma liste.

— Mais, maman dit qu'elle ne veut pas du tout me conduire dans le monde..., et un bal comme cela, c'est bien le monde, il me semble.

— Sans doute; mais tu es presque de la famille, et ma plus intime après Sophie; ainsi, tu es invitée comme ma petite sœur. Essuie donc tes yeux et sois tranquille, dit Anna en riant et en l'embrassant.

(*La suite au prochain numéro.*)

NANINE GUILLON.

MODES.



PETIT COURRIER DES DEMOISELLES.

12^me ANNÉE.

LETTRE 1^{re}.

A BLANCHE.

Octobre 1855.

Paris reprend déjà ses vêtements d'hiver. Les collets et les basquines de l'année passée reparaissent dans les montres et dans les salons de nos principaux magasins, en attendant mieux ou plus mal. Ce qu'il y a de positif, c'est que ces deux genres de pardessus seront plus que jamais de mode. La basquine, assure-t-on, fera fureur; la raison me dit que le collet l'emportera; toutes nos robes étant couvertes de bretelles ou de berthes, il me semble qu'un vêtement ajusté serait fort incommode. La basquine est charmante, pour l'intérieur, en velours ou en drap soutaché ou brodé au passé (le *Magasin* en a donné un bon patron dernièrement). Les basques doivent être fort longues et très-amples, par suite du développement de la crinoline. Les manches sont aussi fort volumineuses, pour ne pas froisser celles des robes. Les basquines en velours se garnissent d'effilés de tout genre, en soie, en chenille; d'arabesques de jais, de découpures de velours, de hautes dentelles. Les collets se feront en drap édredon, drap d'agneau et en cachemire, en moire antique, doublée

de peluche de couleur, et en velours. Pour ornements simples sur le velours, je conseille un large ruban de moire, sur lequel se cousent des ornements de jais, qui se vendent au mètre chez tous les passementiers. Les boutons rattachant le collet sont aussi relevés par une étoile de jais. Cette garniture peut remplacer les effilés, qui sont plus longs et plus lourds que jamais, et qui coûtent de 18 à 30 francs le mètre.

La broderie au passé enrichit toutes les belles confections de cet hiver ; mais elle est d'un prix effrayant pour les fortunes médiocres. Cependant avec un peu d'adresse et de travail, une jeune fille peut posséder un objet de prix qui lui fera grand honneur. Rappelle-toi, ma chère amie, que le journal t'a envoyé, l'année passée, un beau dessin, que tu peux utiliser, cet hiver, sur drap ou velours. Sur les feuilles de ce mois, tu trouveras un patron d'entrée de bal d'une coupe toute nouvelle, qui convient pour la ville, surtout en drap soutaché en lacet, noir sur noir. Si cette forme ne te plaît pas, attends le mois de novembre ; tu pourras choisir.

Je te recommande la toilette de jeune fille, dessinée, à ton intention, sur la planche de ce mois. La coiffure à double bandeau, comme genre, l'emporte sur toutes les autres, cependant le premier talent d'une femme est, à mon avis, de savoir s'habiller et se coiffer selon son âge et sa beauté, sans s'inquiéter des caprices de la mode. La coupe de la robe est fort gracieuse, les ornements variés. Les berthes reparaissent sur presque tous les corsages, tantôt rondes, tantôt croisées à la taille, ouvertes sur les épaules ; enfin, ce sont les berthes d'il y a quelques années ; on ne peut toujours inventer, et l'on n'a rien trouvé de mieux pour détrôner les bretelles. Les pèlerines, ces pauvres délaissées, ont aussi fait leur réapparition sur les robes d'intérieur ; elles sont, à mon avis, moins commodes que les vestes ou coins de feu.

Les jupes se couvrent de ruches découpées ; on les pose trois par trois ; pas moins de neuf, pas plus de douze. On laisse entre chaque trois ruches, si je puis m'exprimer ainsi, l'espace d'une main. Cet ornement est jeune, élégant, et ne fait pas autant de frou-frou que les volants.

Le taffetas noir domine ce mois-ci. La plupart des jupes sont garnies de trois volants enrichis d'un effilé Tom Pouce, de galons, de passementeries. J'ai admiré une fort jolie toilette de dame, qui te plaira, j'en suis sûre : le chapeau en tulle noir, étoilé de jais et de chenille, était enjolivé de feuilles en velours, de rameaux de jais et de petits bouquets de plumes ; le dessous de la passe était orné de feuilles de velours, de jais et d'un bouquet de roses ; une frange de soie et de jais entourait les longues basques

d'un corsage de velours, et la jupe soutenait trois hauts volants, bordés d'une bande de velours large d'un travers de main. Un cachemire des Indes, d'un vert indescriptible, complétait cet élégant costume.

Les fichus Marie-Antoinette sont destinés à un grand succès pour les petites soirées, la plupart des robes se faisant décolletées et à manches courtes, même pour petites réunions, ce que je trouve bien plus gracieux que les corsages montants et les manches demi-longues, inventées pour suffoquer les danseuses. Les corsages décolletés, composés d'entre-deux et de broderies, qui se mettent par-dessus les robes, auront aussi beaucoup de succès. Tu en as eu le patron et le dessin dans le mois d'avril de cette année.

Les sous-manches sont excessivement volumineuses; on les fait à doubles bouillons et on les parsème de nœuds de rubans de couleur claire, ou de papillons de velours noir, comme je te l'ai déjà dit.

Les jupons, hélas! vont toujours en augmentant tant en ampleur qu'en roideur. Outre la crinoline indispensable, une élégante ne saurait porter moins de trois ou quatre jupons, dont un à volants empesés; telle est la mode! Il n'y a pas plus de trente ou quarante ans, les dames admises à être présentées à la cour d'Angleterre ne pouvaient y paraître qu'en habit de cérémonie, c'est-à-dire en robes à queue et à grands paniers, semblables à ceux que portaient nos bisaïeules. Mais comme le génie féminin cherche toujours à donner un air moderne à ce qui est antique, les couturières de Londres avaient adapté à ces robes des tailles si courtes, que quelques-unes n'avaient que la largeur d'un ruban, de manière que, les paniers remontant, les pauvres femmes ne savaient plus que faire de leurs bras. Ces nobles dames, transportées dans leurs chaises à porteur, ressemblaient, dit-on, à un amas confus de vêtements entassés, surmontés d'une tête de poupée bien coiffée et bien fardée.

Je quitte toutes les exagérations que nous tolérons et que nous encourageons par respect humain, et non par préférence, pour habiller par la pensée tes deux petites nièces. Ici, les tout jeunes enfants, auxquels nous donnons le nom de *babies*, sont, du moins dans la classe aisée, toujours habillés de blanc. Dès qu'un enfant peut être tenu sur le bras, on lui met une robe longue en jaconas, plus ou moins ornée; les bas, les chaussons sont blancs; la petite capote, en soie ou en satin, selon la saison, est aussi blanche; la pelisse cachemire soutaché pour l'hiver est recouverte d'une grande pèlerine soutachée et garnie d'un effilé. La pelisse d'été en piqué, à envers plucheux, se festonne à larges dents.

Pour un enfant de vingt mois, on commence à renoncer au blanc, à moins qu'il ne soit voué à la Vierge. On lui brode au passé ou en sou-tache de petites robes en cachemire blanc, bleu ou rose, avec basques et revers. On raccourcit les robes longues du premier âge (en coupant par en bas), qui sont toujours fort amples. L'été, les robes en jaconas brodé, en mousseline, en jaconas de couleur, leur composent de fort gentilles toilettes. Comme par-dessus, le talma et la basquine leur convien-nent admirablement.

Pour l'intérieur, la petite blouse, attachée au cou et sans ceinture, est un vêtement d'une grande commodité.

Je me suis occupée de tes soirées d'hiver avec toute la sollicitude que tu aimes à trouver en moi. J'ai dans mes cartons une série d'ouvrages plus attrayants les uns que les autres. Ce mois-ci t'expliquera les laques de Chine si amusants à imiter, si jolis à offrir. Comme utilité, je te don-nerai de précieuses recettes, et te promets, en novembre, un nouveau procédé pour faire éclore les fleurs en cire sous tes doigts habiles.

Le petit opéra-comique de M. Victor Massé, que tu recevras au complet et non par album, comme celui de l'année passée, est un petit bijou que tu vas étudier, je suis sûre, avec frénésie. Les costumes sont gravés et coloriés pour toi. On peut, si l'on veut poudrer toutes ces jeunes têtes, puisque la scène se passe en 1788. Le rôle du jeune homme peut être chanté par une voix de femme.

Adieu; je cesse de t'écrire, mais non de t'aimer.

C. G.

OUVRAGES DIVERS.



PATRONS. — LINGERIE.

Bonnet à barbe, au plumetis et feston (n^{os} 2, 3 et 4).

La forme de ce bonnet est charmante; ce genre fanchon accompagne fort bien la figure. La ligne A A est coupée sur la ligne B. On ajoute une partie de bande de 40 cent., et l'on fronce e tout. C'est ce qui forme la première garniture du bonnet. La ligne C sert à attacher le ba-volet, qui a de 13 à 15 cent., suivant la grosseur de la tête. Le fond se monte sur la ligne D. La seconde garniture a 1 mètre 30 cent. de longueur, et la troisième 90 cent. Le prix de ce bonnet tout dessiné est de 4 fr., et de 4 fr. 75 c. lorsqu'il est monté de façon à rendre compte de l'effet.



Patron d'un corsage de robe à basques pour jeune fille, dessiné sur la feuille et sur la gravure de modes (nos 3, 4, 5, 6, 7).

Le n° 3 est le devant du corsage. Il est montant, droit fil ; il a deux pinces au plus ; la première est entière, la deuxième est terminée par la couture d'une basque que l'on ajoute (FF) ; le bas de cette couture disparaît sous une petite ruche en ruban (*Voir la gravure*). Une raie unie, tracée sur la poitrine, indique les contours d'un effilé qui forme berthe dans le dos.

Le n° 4 est le dos, qui se taille avec la basque. La place de l'effilé est indiquée.

Le n° 5 est le petit côté.

Le n° 6 est la basque près du dos. Le droit fil est indiqué.

Le n° 7 est la basque qui, d'un côté, se joint à la basque n° 6 (JK), et de l'autre, au corsage en terminant la seconde pince (G, G).

Ornements du corsage.

Outre l'effilé espagnol qui forme berthe, le corsage est enjolivé de petits boutons bombés ; par devant ils sont posés trois par trois, comme sur la feuille de patrons (n° 3) ; deux petites ruches, larges de 3 cent., sont posées aux endroits désignés (basque n° 7), dans une hauteur de 10 cent. Dix boutons semblables à ceux du devant s'attachent dans l'intervalle resté libre entre les deux ruches. Les basques sont garnies d'une petite dentelle noire.

Manches.

La manche est de forme pagode. Elle est droit fil et recouverte de cinq volants découpés à très-petites dents et ornés de dentelle noire comme le corsage.

Le 1^{er} volant (le plus près de l'épaule) se pose à 11 cent. de l'entournure. Il se taille sur 8 cent., le découpage et le rempli compris, sur le gros du bras. Il vient, en diminuant, à la couture où il n'a plus que 6 cent. Il a 50 cent. de tour.

Le 2^e a 12 cent. de hauteur et 50 cent. de tour.

Le 3^e a 13 » » 55 » »

Le 4^e a 14 » » 60 » »

Le 5^e a 15 » » 64 » »

La jupe est ornée d'un effilé andalous à la hauteur du genou.



Patron d'une entrée de bal dessiné sur la planche de patrons et sur la gravure de modes (nos 1 et 2).

Le n° 1 est le devant. C'est une pièce formant étole ; droit fil au milieu du dos. La ligne du devant, celle où sont indiqués les boutons, biaise légèrement. Il faut une pince sur l'épaule ; on la forme suivant les épaules de la personne.

Le n° 2 est le corps du manteau. Toute la partie qui se réunit au-devant de l'étole (LL) (MM) est en plein biais. A la couture du dos le biais est peu sensible, l'on en jugera en regardant sur le patron une ligne pointillée, tracée pour indiquer le droit fil de l'étoffe. Ce manteau se garnit d'une rangée de boutons ronds, petits et bombés, et de trois rangs de grands festons.

Si l'entrée de bal est blanche, on peut en varier les couleurs. On se sert pour cet ornement d'une passementerie formant une petite croix à quatre branches en lacet, soit bleu et blanc, rose et blanc, etc. Ces petits nœuds sont montés sur une ganse, on n'a qu'à les coudre en leur faisant former les dessins que l'on désire. Sur la gravure il y a trois rangs de festons espacés d'un doigt. L'on pose d'abord celui qui est près de la couture joignant l'étole au manteau, mais il se pose à côté et non sur la couture. Les festons diminuent de largeur sur la poitrine et les épaules. On pose aussi des boutons sur la pince. Ce patron est fort élégant et très-nouveau. Je l'ai indiqué comme pouvant servir pour le bal, mais il n'est pas moins bien en drap ; on l'ornerait alors en noir. On peut aussi le soutacher.



OUVRAGES DE FANTAISIE.

CROCHET.

Sac à tabac, orné de fleurs en relief (dessiné de 60 à 66).

Le fond du sac se commence en rond sur quelques mailles chaînettes. Les tours suivants se font en brides mates; pour l'exécuter, on suit le dessin n° 61. Ce fond est en cordonnet vert Isly. Le dessin formant créneaux est en fil d'or. Le quadrillé est noir et se fait par une bride et une chaînette, alternativement; puis on reprend le fil d'or, pour faire avec des brides le dessin créneau parallèle à celui que l'on a déjà fait. Les tours suivants sont vert Isly, brides pleines; on refait encore le dessin créneau en fil or, le reste est en quadrillé noir.

Le fond de ce sac est orné de fleurs exécutées séparément, et rattachées ensuite à l'aiguille. Il y a en 3 grosses, 1 bleu, 1 verte, 1 orange; et 6 petites, 2 roses, 2 rouges, 2 blanches.

Petites fleurs (n° 63).

Fil or. Crochet très-fin. 1^{er} tour. 6 mailles chaînettes.

2^e tour. 1 bride, 2 chaînettes alternées.

— rose, rouge ou blanc, 3^e tour. 4 demi-brides dans la maille en l'air, 1 demi-bride dans la soie fine. bride alternée; ce qui donne 6 feuilles. C'est le crochet écaille que j'ai expliqué il y a longtemps.

Toutes les petites fleurs se font de même. Lorsque l'on coud cette petite marguerite sur le sac, on pose une perle blanche dans le cœur.

Grandes fleurs (n° 62).

Se font de même que les petites. Elles n'ont que 5 pétales, mais ces pétales sont plus grands. Au 3^e tour on fait 6 demis. Lorsque la fleur simple est terminée, il faut encore recommencer deux fois le même travail, en formant deux autres rangs de pétales superposés ou écailles, ce qui doit former une fleur double. Le dernier rang est entouré d'un fil d'or, formant légèrement le feston.

Le fond du sac est orné de 4 grandes marguerites, 1 bleue, 1 verte, 1 orange, 1 rouge, placées chacune entre deux petites fleurs. Les grandes ont plus de 2 cent. de large, les petites n'ont que 1 cent. Sur le fond vert du milieu de la bourse, on coud 5 grandes fleurs et 10 petites, dans la position indiquée par le dessin n° 66.

Ces grandes fleurs sont rouges, blanches, oranges, roses, bleues; entre chaque fleur, l'on en pose une petite blanche avec une petite d'une autre couleur. Toutes ces fleurs ont un cœur formé d'une grosse perle noire. Les feuilles sont aussi séparées par une petite perle de couleur tranchante. Quelques grosses perles noires sont aussi cousues çà et là et forment branches.

Le haut du sac est orné d'un large crochet écaille, que l'on doit piquer sur la soie noire en ayant seulement 2 carrés en hauteur devant soi et le sac en dehors de la main. Cette garniture écaille se fait comme il suit:

1^{er} tour. 1 demi-bride dans 1 carré.

12 mailles chaînettes.

1 demi-bride dans le 4 carré, et ainsi de suite.

2^e tour. 10 brides sur les mailles chaînettes.

1 demi-bride dans la demi-bride du tour précédent.

3^e tour. Petit feston en fil d'or.

Glands (nos 64, 65).

Les glands se composent de 3 petites fleurs clochettes de différentes grandeurs, qui se travaillent comme les fleurs du vide-poche du mois de juillet. La plus grande a 7 rangs; au 8^e, on forme des écailles de 6 brides chacune. La grande fleur est entourée de 8 écailles,

la moyenne de 7, la petite de 6. C'est indiquer leur dimension. On les lisère d'un tour de fil d'or et on les enfle comme le montre le dessin; on simule les étamines par du petit élastique en fil d'or. Chaque brin est terminé par une perle noire. Les glands sont des couleurs suivantes :

En haut, 1 violet et 1 blanc, d'un côté, 1 vert et rose, de l'autre. Les glands du bas sont au nombre de trois, chacun de 3 fleurs; l'un est bleu, l'autre noir et l'autre orange.

Les dessins aideront beaucoup pour le travail de ce sac, qui est excessivement délicat et ne peut être fait avec des fleurs que par des personnes qui ont l'habitude de manier le crochet.

Ce sac est doublé de satin noir d'abord, et de peau blanche comme tous les sacs à tabacs en le diminuant, on obtient une fort jolie bourse.



Corbeille en perles pour bureau (n^{os} 67 et 68.)

Les ouvrages en perles taillées à facettes sont fort à la mode, et s'ils n'étaient pas aussi coûteux, ils le seraient bien davantage. Ils ont, du reste, un grand avantage sur tous les travaux de fantaisie, c'est celui de la solidité et de la durée. *Le temps qui change tout* n'altère en rien la couleur et l'éclat des perles. Ces perles sont de la grosseur d'un pois.

Le dessin que nous donnons à nos abonnées est celui d'une corbeille à bureau ou à ouvrage elle se fait par bandes. Il faut 6 bandes.

Le n^o 67 est le dessin des bandes. Tout le fond figuré par des carreaux blancs, comme pour le canevas, se compose de perles blanc de cristal; le blanc dans le cœur des médaillons, est blanc de lait; le bleu est gros bleu; le rouge, vermillon; le vert, vert anglais. Pour donner une idée de la grosseur des perles, je n'ai qu'à dire que les 27 perles du 1^{er} tour de cet ouvrage donnent 14 1/2 cent. de largeur.

Pour préparer son ouvrage, on coupe un morceau de canevas uni du n^o 18, de 20 cent. de large et de 10 de haut. Ce canevas est aux perles ce que la perruque est au filet. On forme dans le bas un large ourlet de 3 cent. On coupe 14 aiguillées de gros fil d'Écosse à crochet, de 1 mètre 40 cent. de longueur. On enfle chaque bout de fil et on le passe dans le canevas à la hauteur d'un travers de doigt; on compte 4 fils de canevas, on repasse le fil d'Écosse en l'égalisant de manière qu'il y ait 2 bouts de 70 cent. chacun. On répète quatorze fois le même travail, qui donne 28 bouts de fil égaux, séparés régulièrement par 4 fils de canevas. Maintenant, il s'agit d'enfiler les perles. En regardant le n^o 67, on voit que le 1^{er} tour se compose de 13 perles blanches, de 1 bleue et de 13 perles blanches; avant de les enfiler, on attache son fil, que j'appellerai *fil conducteur*, au premier fil *pendant* à gauche. Lorsqu'on est arrivé à la 27^e perle, on tourne le fil *conducteur* sur le 28^e fil *pendant*, on repasse l'aiguille dans la 27^e maille, on place le second fil *pendant* sur le premier fil *conducteur* (celui qui tient les perles), et l'on passe une seconde fois ce fil *conducteur* dans chaque perle, en ayant soin que chaque fil *pendant* se trouve entre ce double fil *conducteur*. Les fils pendants ainsi passés à chaque perle dans un double fil forment une espèce de maille dans laquelle la perle se trouve enbâssée.

La rangée terminée, on range ses perles en tirant le fil *conducteur*, on enfle les perles du tour qui suit, et on travaille toute la bande de la même façon. Lorsqu'il y a des diminutions, on ne coupe pas les fils pendants, on les rattache avec la dernière maille. On rallonge le fil *conducteur* au commencement d'une rangée et non au milieu. Le travail sera plus facile en fixant le canevas par des épingles au haut d'une chaise gondole, sur une table à jeu, etc. Ce soutien aidant à bien ranger les perles, qui doivent être posées bien unies.

Il faut six morceaux semblables au n^o 67, pour obtenir la corbeille n^o 68; 18 masses de perles à 2 fr. sont nécessaires pour cet ouvrage, que l'on double comme les corbeilles en jonc, et que l'on enjolive de ruches et de nœuds.

En prenant des perles moins fortes et en ne suivant que le dessin des deux carreaux du haut, on peut faire un très-joli cordon de sonnette. Ce travail est très-amusant, beaucoup plus facile à faire qu'on ne le croirait en lisant l'explication pour une première fois. M^{me} Helbronner tient un assortiment de perles de toutes grosseurs et de toutes couleurs pour lambrequins, corbeilles, cordons de sonnette, dessous de lampe, etc.

P. S. Je ne dois pas oublier de dire qu'en défaisant la perruque, les fils conducteurs doivent conserver dans le haut les boucles qui se trouvent sur le canevas, et qui servent à bien tendre les perles lorsqu'on monte le panier.



Méthode simplifiée pour imiter les laques de Chine, plats ou en reliefs et en or de plusieurs couleurs, sans savoir le dessin (52 à 58).

On prend pour dessiner, soit un écran, un dessus de guéridon, soit une boîte à thé, à mouchoirs, etc. On commande à un ébéniste, un tourneur ou un tabletier l'objet que l'on désire peindre; le bois doit être d'un beau noir poli à miroir. Pour les plateaux, on peut opérer sur de la tôle vernie à glace, et pour d'autres fantaisies, sur du carton ou cartonnage, papier mâché, etc.

Autant que possible, on choisit des dessins représentant des sujets chinois, japonais, des kiosques, des tours à clochettes, des ponts, des ruisseaux, des arbres de feuillages inconnus, des Chinois et Chinoises prenant le thé, etc. Nous donnons à nos abonnés, sur la feuille de ce mois, des dessins copiés fidèlement sur un coffre chinois.

Préparation.

Sous le papier portant le dessin à copier, on fixe, au moyen de deux épingles, un bon papier vélin à dessiner, que l'on pose sur une table, couverte d'un tapis épais, d'un feutre, ou d'une couverture.

Dans un manche à crochet dit *tambour*, on fiche une aiguille moyenne à l'aide d'une petite vis attachée à cet outil, puis on pique le dessin comme pour la broderie, bien régulièrement, en traversant le modèle et le vélin. Une aiguille à repriser peut remplacer le tambour. Il faut tenir l'outil ou l'aiguille toujours bien droit tant qu'on pique le dessin.

Laque.

Le dessin piqué, on enlève les épingles pour détacher le vélin ou patron. Ce patron est ensuite remis sur la table, mais renversé, de manière que les écorchures du piqué restent en dessus; on prend une pierre ponce, que l'on use sur une brique ou un carreau jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement unie sur une surface. Lorsque cette pierre est douce, on la promène sur les bavures des piqûres jusqu'à ce qu'elles soient enlevées; il faut qu'en passant le doigt sur tous les petits trous on ne sente que le lisse du papier. Il faut aussi faire attention à n'augmenter ni diminuer les trous des piqûres en les frottant avec la pierre ponce. Cette opération, qui est très-simple, doit être faite cependant avec attention.

Report du dessin.

Quand tout est préparé, on commence l'ouvrage en ajustant sur la planche polie (ou le plateau) le patron piqué, en ayant soin que le côté du papier où ressortent les piqûres soit le côté en contact avec le bois. Je conseille, pour ne pas se tromper, de mettre une remarque à l'encre ou au crayon avant le ponçage. On fixe le patron sur la plaque, le bois, le plateau, au moyen de pains à cacheter ou avec un peu de gomme.

Ceci fait, on met dans un morceau de mousseline un peu de blanc de Meudon ou de Bougi-val, communément appelé blanc d'Espagne, et réduit en poudre fine. On le noue pour en former un tampon, puis on le secoue, en frottant modérément sur tout le dessin piqué sur le patron. Le blanc, passant par les piqûres, trace le dessin partout où il faut peindre. Il faut pren-

dre garde à ce que le blanc se répande bien également, afin que le tracé ne soit pas confus. Pour s'assurer de la réussite, on laisse un coin du dessin non collé, et de temps à autre, en le soulevant avec précaution, on voit, sans déplacer le patron, ce que l'on a fait et ce qui reste à faire.

Le tracé terminé, on humecte les pains à cacheter ou la gomme pour enlever le patron. On s'y prend avec précaution, pour ne pas effacer ou déranger le tracé.

Peinture.

Pour peindre sur ce tracé en suivant bien le trait, on prend du beau vernis copal, on y délaye un peu de jaune de chrome en poudre, si c'est pour peindre en or, ou un peu de blanc d'argent, pour peindre en argent. Le bleu de Prusse se mélange avec le blanc pour les dessous de métal bleu, le bleu de Prusse avec le jaune de chrome, pour le vert; le vermillon, pour les dessous rouges, le bleu de Prusse, mêlé au carmin et au blanc, pour le violet, le bleu de Prusse, avec des ocres jaunes, pour les verts foncés. Toutes ces couleurs doivent être réduites en poudre très-fine. Elles ne se mélangent au vernis qu'en petite quantité, ce qu'il en faut pour que la couleur marque bien; alors, avec un pinceau de plume formant bien la pointe, on passe de la couleur désignée sur tout le tracé où se trouve la même teinte. Aussitôt la peinture posée, on prend un pinceau propre, bien doux et bien garni, on le trempe dans de la poudre d'or (dit or faux d'Allemagne en poudre, ou bronze de Nuremberg). Cette poudre est posée sur la peinture en abondance, mais légèrement, pour n'effacer ni salir les dessins, bien à la place qui lui convient, et non aux endroits qui exigent d'autres teintes. On laisse sécher pendant un ou deux jours, avant d'entreprendre une deuxième nuance. Quand ce premier bronzage est bien sec, on secoue le travail, et à l'aide d'un pinceau sec et propre, que l'on promène sur la dorure, on enlève la poudre non fixée. On recommence à passer une seconde couche, on laisse sécher, on nettoie, puis on termine par une troisième couche.

Il est bon de dire que le vernis séchant très-vite, il faut, si le sujet que l'on copie est d'un travail compliqué, passer le bronze sur la couleur avant que celle-ci sèche. Il ne faut pas non plus qu'elle soit trop fraîche, car le dessin s'élargirait en posant le bronze.

Lorsque l'on veut obtenir des dessins en relief, il faut passer sur les traits plusieurs couches de vernis, au fur et à mesure qu'une couche sèche. Plus le dessin est en bosse, plus il faut de couches. Après, on passe le bronze, comme je l'ai dit plus haut.

Pour faire les nuages, on prend un tampon de chiffon, on l'enduit légèrement de vernis et l'on frotte en rond presque à sec, en suivant les indications du dessin, et l'on passe la poudre de suite. Les eaux s'imitent de même.

Certains feuillages, certains arbres, les broussailles, les pavés, les tas de pierres s'obtiennent de la manière suivante: on imbibe une éponge avec le vernis et l'on essaye en *tapotant*. Si l'on réussit sur un objet quelconque ce que l'on veut obtenir, si l'on est satisfait du résultat, on travaille sur l'objet même, et l'on est souvent fort étonné de reproduire des dessins bizarres, par exemple, une série de trous, d'yeux, qui souvent se rapprochent de ce que l'on cherche. Bien entendu, après l'éponge on passe le bronze.

Les ouvrages sujets au frottement, tels que plaques de portes, plateaux, etc., exigent un vernis qui préserve la peinture. On passe d'abord, lorsque le travail est sec, à l'aide d'un pinceau convenable, ou ce qu'on appelle une queue de morue, une ou deux couches du vernis copal incolore dont on s'est servi pour la peinture. Les ouvrages en laque sont d'une grande solidité: ils se lavent à l'éponge.

**Application du procédé au dessin de ce mois, n^{os} 52 à 58,
pour un plateau.**

Le n^o 52 représente le dessin tout entier terminé. Il doit être reproduit pour plateau sur tôle vernie noire, ou pour bolte, sur bois noir poli à miroir. Les personnages et les accessoires,

kiosques, arbres, etc., sont de deux espèces d'or. Les gros feuillages qui encadrent le sujet sont rouges, en relief retouchés or. Ces touches sont indiquées par des traits sur le dessin.

N° 53. Tous les dessins représentés dans ce numéro doivent être recouverts d'or rouge. Bien entendu, les arabesques rouges doivent être sèches avant d'être dorées.

N° 54. Tous les dessins représentés doivent être recouverts d'or jaune. Le n° 53 et le n° 54 forment l'ensemble du dessin, tel qu'il est au n° 52.

Le n° 55 est la bande qui se met en long au-dessus et au-dessous du n° 52, et qui sert de rebord.

Le n° 56 est la bande de droite et de gauche qui continue le rebord et encadre le n° 52.

Le n° 59 est un des angles qui se répètent aux quatre côtés du plateau. Toutes les fleurs de ce rebord sont rouges, retouchées or. Les petites hachures noires indiquées seulement, mais qui doivent être continuées sur tout le dessin, sont en or jaune. On peut ne pas les faire.

Les n°s 57 et 58 sont de petites guirlandes que l'on ajoutera selon la hauteur du rebord du plateau.

Il faut remarquer que le double trait extérieur qui donne la forme au plateau, dans le n° 52, doit être en or. Celui qui est tracé double est plein, l'autre est simple.

On peut, en faisant revérnir un vieux plateau, s'en servir pour ce travail. Le dessin que nous donnons à nos abonnées a été pris sur un dessin chinois. M. Susse tient tout ce qui est nécessaire à cet élégant travail.



Explication de la 1^{re} feuille de broderie et patrons.

1. Coin de châle, broderie au feston sur mousseline grande largeur, coton n° 24 pour festonner, tracer avec du n° 14. Pour ces ouvrages, qui ne demandent pas une très-grande perfection dans le travail et avec lesquels l'on veut pouvoir aller vite, on peut remplacer le coton perfectionné par du coton flèche 4 fils se conformant aux numeros indiqués. La dame qui exécuterait ce dessin de châle pourrait lui donner, sans plus de travail, un cachet tout particulier, en mettant une double mousseline ou un nansouk très-léger sous le dessin et découpant après la partie dessinée. 12 francs le châle uni, le châle carré reversible 20 francs.
2. Passe d'un bonnet à barbe au plumetis, avec feston point de rose, sur mousseline. Brides échelles dans les fleurs, coton n° 40.
3. Fond du bonnet.
4. Garniture.
5. Mouchoir. Plumetis avec le chiffre C. R. Dans les palmes formant les médaillons il doit y avoir un jour en brides échelles. Le bouquet au plumetis, bride échelle autour du mouchoir, garniture en valenciennes. Ce mouchoir se brode sur batiste linon, carré de 54 cent. Coton n° 30 pour bourrer, n° 60 pour broder, le chiffre demandant plus de soin devra être fait, selon le mérite de la brodeuse, en perfectionné n° 70 ou 80.
6. Bonnet de baptême avec rond ou porte sur mousseline suisse ou batiste linon. Coton n° 40 pour tracer, n° 70 pour broder. Les petits carrés peuvent se faire indifféremment au plumetis ou avec brides échelles. Comme ces petits bonnets sont ordinairement garnis en satin de couleur, la bride échelle fait mieux ressortir. Petites ruches de rubans très-fournies avec plusieurs rangs de valenciennes. Ce petit bonnet doit être très-garni.
7. Porte du bonnet.
8. Rond du bonnet.
9. Dessin facile pour mouchoir. La broderie se fait au-dessus de l'ourlet à jour, ainsi que les deux dessins suivants.
10. Guirlande de boutons de rose. Même emploi. Plumetis.
11. Guirlande de myosotis. Plumetis serpentant autour d'un point turc ou un point d'échelle, encadré d'un cordonnet mat de chaque côté.
12. Mouchoir. Plumetis et point. Les jours sont indiqués par de petites croix.
13. Bande assortie au col n° 14, pour poignet ou garniture.
14. Col. Plumetis. Le bord est au feston point de rose. La grandeur de ce col est celle qui est adoptée aujourd'hui. Celles de nos abonnées qui portent leurs cols petits peuvent supprimer tout le premier rang de pois et de feston. On fait des jours variés dans les losanges. Coton n° 30 pour tracer, n° 50 pour broder.
15. Entre-deux assorti au col.
- 16 et 17. Pantoufle et son quartier. Broderie au passe sur toute espèce d'étoffe, se brode en soie, laine ou coton.
18. Col facile pour enfant. Broderie anglaise.
19. *Manuela*. Plumetis. Pois.
20. *Mercedes*. Id.
21. *Maria*. Plumetis. Pois.
22. *Nancy*. Feston.
23. *Mery*. Plumetis.
24. *Aliz*. Feston.





Paris Courage

7 Desjardins

Imp. Dumoulin et Compagnie, rue de la Harpe, 1 Paris 25 Octobre 1855

MAGASIN DES DEMOISELLES

10 Francs par an pour Paris 12 francs pour les Départements. Avec 2quarelles (Fac simile) 2 septms 7 albums de musique 2 quatuors sur air
 quatuors de modes 6 planches de tapisseries colorées 1200 dessins de broderies patrons de grandeur naturelle petits patrons ouvrages à laiguille
 filet tricot crochet ouvrages nouveaux rébus illustré planche crochet couleur Blanc planche de petits ouvrages de fantaisie or en argent

Bureaux du Journal 51 rue Laffitte

PARIS
 Ayuntamiento de Madrid

12^e année

25.
 26.
 27.
 28.

1.
 2.
 3.
 4.
 5.
 6 et
 8.
 9.

10.
 11.
 12.
 13.
 14.
 15.
 16.
 17.
 18.
 19.
 20.
 21.
 22.
 23.
 24.
 25.
 26.
 27.
 28.
 29.
 30.

To
 ruel
 doubl
 To
 pliss
 la vi
 dent
 Et
 Ch

L

M

- | | |
|--|--------------------------------------|
| 25. <i>Constantine</i> . Plumetis. Point d'arme. | 29. <i>Thècle</i> . Id. |
| 26. <i>Angèle</i> . Plumetis. | 30. <i>L. P.</i> Id. |
| 27. <i>Caliste</i> . Plumetis et pois. | 31. <i>J. V.</i> Id. |
| 28. <i>Mary</i> . Id. | 32. <i>P. T.</i> Id. et feston rose. |



Explication de la 2^e feuille de broderie et patrons.

- | | |
|--|---|
| 1. Patron. Devant d'une entrée de bal. | 31. <i>Valderey</i> . Pois ou œillets. |
| 2. Dos de l'entrée de bal. (<i>Voir aux ouvrages</i> .) | 32. <i>Henriette</i> . Id. |
| 3. Devant d'un corsage montant et à basques pour jeune fille. | 33. <i>E. P. N.</i> Feston rose. |
| 4. Dos du corsage. | 34. <i>A. M.</i> Id. |
| 5. Dessous de bras. | 35. <i>Z. B.</i> Id. |
| 6 et 7. Basques. (<i>Voir l'explication aux Ouvrages</i> .) | 36. <i>T. H.</i> Id. |
| 8. Broderie au point de plume ou au feston point de rose sur mousseline quadrillée à jour. Les carreaux sont en biais. Les jours sont indiqués. | 37. <i>E. S.</i> Id. |
| 9. Dessin au point de rose sur mousseline à raies et à rivières. Ces deux dessins nos 8 et 9 sont destinés pour manches, bouffantes. Les mousselines se trouvent chez M. Himmes. | 38. <i>S. C.</i> Id. |
| 10. <i>Luce</i> . Feston ou plumetis. Les jours sont indiqués. | 39. <i>D. L.</i> Id. |
| 11. <i>Maria</i> . Plumetis et œillets. | 40. <i>M. R.</i> Id. |
| 12. <i>Zella</i> . Feston et pois. | 41. <i>O. P.</i> Id. |
| 13. <i>Hortense</i> . Pois entourés d'un cordonnet. | 42. <i>J. G.</i> Plumetis. |
| 14. <i>Aurélie</i> . Plumetis. | 43. <i>J. S.</i> Id. |
| 15. <i>Zoé</i> . Id. | 44. <i>H. T.</i> enlacés. Id. |
| 16. <i>Thérèse</i> . Id. | 45. <i>T. P.</i> Plumetis. |
| 17. <i>Emilie</i> . Feston rose. | 46. <i>A. B.</i> Id. |
| 18. <i>Camille</i> . Plumetis et cordonnet. | 47. <i>L. M.</i> Id. |
| 19. <i>Clary</i> . Id. | 48. <i>J. R.</i> Id. |
| 20. <i>Zélie</i> . Plumetis. Point d'échelle. | 49. <i>A. T.</i> Id. |
| 21. <i>Ruth</i> . Id. | 50. <i>A. L.</i> Id. |
| 22. <i>Alice</i> . Pois. | 51. <i>F. S.</i> Id. |
| 23. <i>Coralie</i> . Plumetis. | 52. Dessin de laque de Chine terminé pour être reporté sur bois ou tôle, soit pour coffret, plateau, etc. |
| 24. <i>Bertha</i> . Plumetis. Pois. | 53. Dessin qui doit être exécuté rouge et or rouge. |
| 25. <i>Ida</i> . Id. | 54. Parties du dessin qui doivent être recouvertes d'or jaune. |
| 26. <i>Noémi</i> . Id. | 55 à 59. Divers ornements complétant le dessin. (<i>Voir l'explication aux Ouvrages</i> .) |
| 27. <i>Hernance</i> . Id. | 60. Corps d'un sac à tabac au crochet, orné de fleurs en relief. |
| 28. <i>Elise</i> . Plumetis. Point d'échelle. | 61. Fond du sac. |
| 29. <i>Claire</i> . Id. | 62 à 65. Fleurs en relief et glands qui ornent le sac. |
| 30. <i>Coralie</i> . Id. | 66. Effet du sac. (<i>Voir l'expl. aux Ouvrages</i> .) |
| | 67. Bande en perles pour orner une corbeille de bureau. |
| | 68. Effet de la corbeille toute montée. (<i>Voir aux Ouvrages</i> .) |



Explication de la gravure de modes.

TOILETTE DE JEUNE PERSONNE. Robe de taffetas ornée de passementerie, de boutons, de ruches et de dentelle noire. Col et manches d'application, imitation d'Angleterre. Coiffure à double bandeau.

TOILETTE DE DAME. Robe de moire antique. Corsage à basques orné d'effilés et de rubans plissés à la vieille. La jupe est ornée de distance en distance de montants, de rubans plissés à la vieille. Trois rangées de boutons sont attachées de chaque côté de cette garniture. Pointe en dentelle noire. Chapeau blanc orné de roses. Manches et col brodés au plumetis.

ENTRÉE DE BAL. Cachemire ou soie.

Ces robes et cette entrée de bal sortent des ateliers de M^{me} Fauvet.



MUSIQUE.

3 Albums.

Le Prix de Famille, opéra en un acte; paroles de M. Méry, musique de M. Victor Massé.



GRAVURE SUR ACIER COLORIÉE.

Mise en scène du *Prix de Famille*.

RÉBUS.



Mozart



Typographie Hennuyer. Bagnolles.
Boulevard extérieur de Paris.

JOSÉPHINE DESREZ, DIRECTRICE.

co
d'u
to
roi
ton
le
de

Bo
las
tra
co
gn
vie
I
d'A
aya
nai
I
par
de
pro
pai
fille
I
vai
à la
l'an
fray
I
Ang
sec